

Benoît COPPÉE

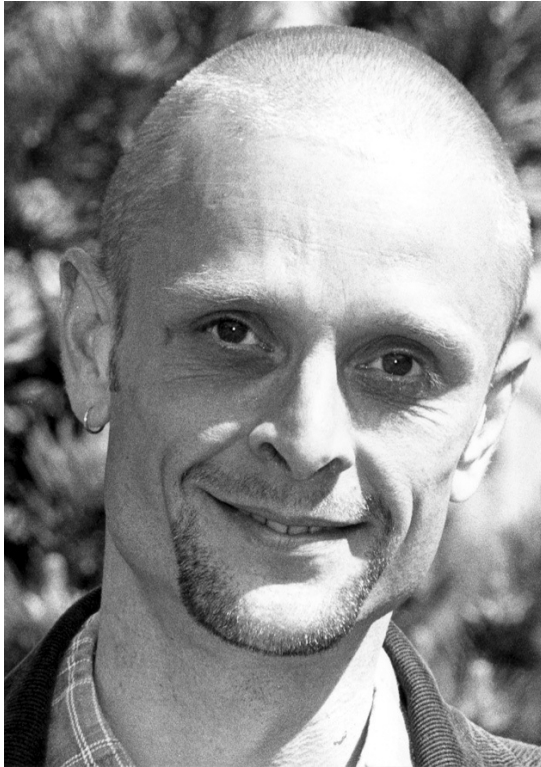


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jean DUMORTIER
PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Il a des paupières bleues, Benoît Coppée, des mains de marin, il écrit comme on fait des cadeaux pour Noël, ou pour une grande fête le soir. Il travaille comme on se promène dans la rue de l'École, jusqu'au châtaignier, avec son petit neveu à la main. Il raconte les coccinelles qui se nomment « clarté », les balançoires, les pommes vertes et les Royaumes devenus vrais. On traverse un matin. Le neveu regarde avec le grand désir de tout voir, la façon dont les filles en robes de coton rouge sous le printemps deviennent des princesses, et la légèreté. Julie, Chloé, petites mains, robes rouges et vent noir, et l'ombre du prunier sous laquelle roule un chant de papier. Les poèmes sont de grands verres d'eau bleue, avec un bout de soleil tombé dedans. On lit comme on boit, pour devenir lumineux.

Xavier Deutsch

Biographie

Benoît Coppée est né le 22 avril 1964 à Etterbeek. Il vit à Bruxelles. Études primaires à l'école St-Julien d'Auderghem. Humanités gréco-latines au collège St-Hubert de Watermael-Boitsfort. De 1982 à 1995, il travaille comme infirmier.

En 1995, il rencontre Émile Kesteman qui l'introduit au Grenier Jane Tony. Il rencontre Jean Dumortier, Joseph Bodson, Marcel Hennart, Henry Falaise... Parolier de chanson française, il remporte le Prix de la Promotion Artistique Belge de la SABAM.

En 1996, il décide de vivre de sa plume. Il abandonne le métier d'infirmier qu'il aura exercé une douzaine d'années. Avec l'illustrateur Nicolas Viot, il crée *La Plume qui s'poile*, atelier-studio d'écriture et d'illustration.

En 1997, il pose les bases de son entreprise d'écriture. Il est lauréat de plusieurs concours : Arts et Lettres de France, Roger Desaise, Promotion Artistique Belge de la SABAM...

L'année 1998 voit naître ses premières publications : *Échouages* et *Tant de chiens!* Il remporte le premier prix du concours de nouvelles *La Fureur de Lire*. Benoît Coppée entre à l'Association des écrivains belges de langue française (AEB).

En 1999, *Julie*, son premier roman connaît un franc succès. Dans la foulée, paraît *Paroles de saisons II*, un collectif de poèmes avec Joseph Bodson, Marcel Hennart et Danielle Gérard. Les premières collaborations voient le jour avec les Éditions Averbode où l'auteur signe contes, récits et poésies pour enfants. Avec l'illustrateur Nicolas Viot, il crée *BD'vasion*, un atelier de bande dessinée pour les détenus de la prison de Saint-Gilles.

En 2000, paraissent *J'ai le droit!* avec Pascal Lemaître – portraits des droits de l'enfant en Belgique – et *Graines de médiateurs* avec Nicolas Viot – outil de promotion pour la communication non-violente. Il présente, à la Dolce Vita, des auteurs belges dont Xavier Deutsch, Anne-Marielle Wylwerth, Jean-Louis Crousse, Anne-Marie Trekker, Christian Libens, Jean-Paul Raemdonck, Gilberte L'hoir, Béatrice Libert, Michel Voiturier...

En 2001, paraît *Bleus*, deuxième roman, suivi de *De Mineurs*, roman interactif qui vise à démonter les arcanes du système judiciaire jeunesse en Belgique. Premières publications de livres pour enfants avec Yaël Vent des Hove aux Éditions Alice. Première publication française pour *Je te parle d'un amour infini* aux Éditions Caractères. Aux Éditions Averbode, Coppée crée, avec Nadine Rouvière, *Mic et Mouche*, sympathiques héros de bande dessinée pour enfants de 3 à 5 ans. Il monte l'exposition *Équi-pages*, sur les métiers d'écrivain et d'illustrateur pour enfants. Il devient un des responsables de *Littera J*, la section jeunes de l'Association royale des écrivains wallons (AREW).

En 2002, Coppée crée avec Nicolas Viot, dans les pages du Ligneur, le petit personnage *Oh ! Théo*. Il publie *Secrets à dire*, premier tome des aventures de *Tom et Lila* avec Nicolas Viot aux Éditions CEE. Ce livre, traduit en douze langues, dépassera la barre du million d'exemplaires. À l'initiative de Jean-Marc Nollet, Ministre de l'Enfance, il publie *Cl@r@ au pays d'Internet* avec Gilles Chemin aux Éditions Média-Animation.

En 2003, Coppée devient membre de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse (Paris). En même temps que s'ouvre le site www.ohtheo.be, il publie avec Nicolas Viot aux Éditions Montagne à Malices, les deux premiers livres *Oh ! Théo : Histoire du soir pour ma maman & Histoire du matin pour mon papa*. *La Libre Belgique* lui ouvre ses pages pour la publication de la nouvelle *La Passerelle*. Sortie du deuxième tome des aventures de *Tom et Lila* avec Nicolas Viot *Le saumon de la source rouge*.

Benoît Coppée est également animateur d'atelier d'écriture du réseau Kalame.

Le lecteur qui le souhaite peut rencontrer Benoît Coppée sur le Net, à l'adresse <http://users.swing.be/benoitcoppee> ou <http://ohtheo.skynetblogs.be/>.

Bibliographie

Romans :

- *Julie*, Éd. Memor, Bruxelles, 1999.
- *Bleus*, Éd. Memor, Bruxelles, 2001.
- *Bruxelles-Midi Paris-Nord*, Éd. Caractères, Paris, 2002.
- *Julie*, traduction roumaine, Éd. Ex Ponto, Constanta, 2005.

Poésies :

- *Échouages*, Éd. de L'Acanthe, Namur, 1998.
- *Paroles de saisons II*, collectif, Éd. Les Élytres, Bruxelles, 1999.
- *Je te parle d'un amour infini*, avec Nicolas Viot, Éd. Caractères, Paris, 2001.
- *Au fil des mois*, Résonances d'enfance, collectif, Éd. SGLL, Bruxelles, 2004.
- *Résonances*, collectif, Éd. Memor, Bruxelles, 2006.

Nouvelles :

- *Tant de chiens*, collectif, Éd. Memor, Bruxelles, 1998.
- *Le couloir de la mort*, collectif, Éd. Memor, Bruxelles, 2002.
- *La passerelle*, avec Nicolas Viot, Ed. La Tribune de Bruxelles, La Libre Belgique, août 2003.
- *Clara pourra dire*, Plumes d'ados aile d'auteur, collectif, Éd. Chouette Province, 2004.
- *Sarah est partie !*, Éd. Chouette Province, Marche-en-Famenne, 2005.

Livres jeunesse :

- *De Mineurs*, ill. Nicolas Viot, Éd. Memor, Bruxelles, 2001.
- *C'est ça Nikita*, avec Yaël Vent des Hove, Éd. Alice, Bruxelles, 2001.
- *C'est ça la vie*, avec Yaël Vent des Hove, Éd. Alice, Bruxelles, 2001.
- *Secrets à dire*, avec Nicolas Viot, Éd. CEE, 2002.
- *Histoire du matin pour mon papa, Oh! Théo*, avec Nicolas Viot, Éd. Montagne à Malices, 2003.
- *Histoire du soir pour ma maman, Oh! Théo*, avec Nicolas Viot, Éd. Montagne

à Malices, 2003.

- *Le saumon de la source rouge, Tom et Lila*, avec Nicolas Viot, Éd. CEE, 2003.
- *Si belles hirondelles, Tom et Lila*, avec Nicolas Viot, Éd. CEE, 2004.
- *L'aventure gourmande, Oh! Théo*, avec Nicolas Viot, Éd. Impérial, 2004.
- *La terre brûle!, Tom et Lila*, avec Nicolas Viot, Éd. CEE, 2005.
- *C'est pas moi! Oh! Théo*, avec Nicolas Viot, Éd. Vilo Jeunesse, Paris, 2005.
- *C'est mon avion! Oh! Théo*, avec Nicolas Viot, Éd. Vilo Jeunesse, Paris, 2005.
- *Dans les griffes de Barbe Noire, Dani le Magicien*, avec Annette Marnat, Éd. Vilo Jeunesse, Paris, 2005.
- *La petite porteuse d'oranges*, avec Dominique Mertens, Éd. Averbode, 2006.
- *L'ombre de Qin Shi, Dani le Magicien*, avec Annette Marnat, Éd. Vilo Jeunesse, Paris, 2006.
- *Ensemble! Tom et Lila*, avec Nicolas Viot, Éd. CEE, 2006.

Contes :

- *Bekhi*, avec Nicolas Viot, Éd. Média-Animation, 2001.
- *Cl@r@ au pays d'Internet*, avec Gilles Chemin, Éd. Média-Animation, 2001.
- *Cl@r@ au pays d'Internet*, réédition, Éd. CNPD, Paris, 2004.

Essais :

- *J'ai le droit!*, avec Pascal Lemaître, Éd. Averbode-Unicef, 2000.
- *Graines de médiateurs*, avec Nicolas Viot, Éd. Memor, Bruxelles, 2000.

Engagements :

- Membre de l'Association des écrivains belges de langue française (AEB).
- Membre de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse (FR).
- Membre de la Société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs (SABAM).
- Membre du Collège des Droits Dramatiques, Littéraires, Audiovisuels et Arts Visuels (SABAM).
- Membre du Fonds d'Aide à la Création Radiophonique (FACR).

Revue :

Benoît Coppée collabore régulièrement à diverses revues, comme *Dorémi*, *Dopido*, *Bonjour*, *Dauphin*, ID, *Eclats de lire* (Averbode), *Histoire pour les petits* (Milan)...

Scénario bande dessinée :

- **Rémi**, avec Jan Simoen & Machteld Bernaert, Éd. Averbode, 1999.
- **Mic et Mouche**, avec Nadine Hahn-Rouvière, Éd. Averbode, continu depuis 2001.
- **Alice**, avec Nicolas Viot, Éd. Flair l'Hebdo, 2001.
- **Cléo**, avec Nicolas Viot, Newspaper of the European Commission, 2001.
- **OH! Théo**, avec Nicolas Viot, Éd. Le Ligneur, continu depuis 2002.
- **Gronours et la forêt enchantée**, avec Alexis Nesme, Ed. Milan, continu depuis 2002.
- **La vie de ma classe**, avec Etienne Jung, Éd. Averbode, 2004.
- **Ma place en classe**, avec Pénélope Paicheler, Éd. Averbode, 2005.

Scénario dessin animé :

- **OH! Théo, T'es méchant Papa!** avec Nicolas Viot et Cie, 2004.

Prix :

- Promotion artistique belge de la SABAM (parolier), 1995.
- Arts et Lettres de France (poésie), 1997.
- Promotion artistique belge de la SABAM (scénariste), 1997.
- Fureur de Lire (nouvelle), 1998.

Choix de textes

*En général,
Une patinoire
C'est blanc.
Pourquoi dit-on
Une pati-noire
Puisque c'est blanc ?
Je continue
En général,
Une baignoire
C'est blanc.
Pourquoi dit-on
Une bai-gnoire
Puisque c'est blanc ?
C'est bien troublant.
Troublant ?
En général,
Un trou
C'est noir.
Pourquoi dit-on
Trou-blant
Puisque c'est noir ?*

(*Bonjour 6* [Averbode], 1999, p. 6)

*Maison bonbon, dorée
Au grand nœud papillon
Maison bonbon, café
Au toit chapeau melon
Raconte-moi, dis-moi tout bas
Maison bonbon, maison nougat
Qui te parfume et te rend belle ?
Un magicien ? Une demoiselle ?*

(*Dorémi 16* [Averbode], 2001, p. 7)

Benoît COPPÉE - 12

*Papa, mon papouche
Même quand tu louches
C'est toi mon papa
Le plus beau papouche !
Papa, mon papouche
Même quand tu te mouches
C'est toi mon papa
Le plus beau papouche !
Un baiser plein d'amour
S'envole de ma bouche
Il vole comme une mouche
Bise, bise, bisou, bisou
Bzzz... Bzzz...
Bonne fête papouche !*

(Bonjour 38 [Averbode], 2000, p.2)

*Dis-moi, mon image
Sur l'eau du lac ou sur la plage
Le blanc du lavabo, les vitres du métro
Suis-je vraiment celui que je vois ?
Et sur la photo
Et sur la vidéo
Suis-je vraiment celui-là ?
Miroir
Visage
Si proche et si lointain
Quand je te vois
Parfois j'y crois
Parfois je n'y crois pas !*

(Bonjour 21 [Averbode], 2000, p.10)

*Glissent sur les canaux les patineurs oiseaux
Ils dessinent des signes étranges et
 Filent
 Faciles
 Frôlent le vent
 Altitude zéro
Ajustent leurs corps
Aux courbes des joncs
 Se reprennent et
 Décollent
 Défilent
 Altitude zéro*

*Glissent sur les canaux les patineurs oiseaux
 Le miroir de tes yeux
 Réveille l'élégance
 Tu applaudis des cils
Glissent sur les canaux les patineurs oiseaux
 Contournent le regard
 Des iris éperdus
 Altitude zéro*

*Glissent sur les canaux les patineurs oiseaux
Ils dessinent des signes étranges et
 Filent
 Faciles
 Frôlent le vent*

Ils volent

(*Échouages*, p. 8)

Constance,

Combien de cigarettes me faudra-t-il pour arriver au terme de cette lettre ? Il m'en a fallu trente-cinq mille, déjà, avant de m'asseoir pour oser te parler : quatre ans !

À la vitesse du vent, je rembobine le film que je garde de toi. Le premier regard fut celui de la rue de la Violette. C'est ainsi que j'appelle cette rue qui

descend le long de l'École, côté « Humanités ». Tu portais un manteau noir et un foulard orange. Dans un landau, tu poussais un nouveau-né. Calfeutré sous ton bras, l'aîné s'était déposé sur ta taille. Un troisième enfant trottinait deux mètres derrière toi. Je passais en voiture, avec mes filles. Tu as levé la tête. Premier regard. C'était l'alpha de la procession bleue. Ensuite, les images avancent. Une à une. Comme un livre que l'on feuillette où chaque regard provoqua en moi l'effet d'un verre de rhum. Tant le vertige était grand. Tant l'euphorie était vraie. Tant les brumes étaient longues à se dénouer, après de longues heures, après plusieurs jours, ou même jamais.

J'ai observé, au quotidien, tes gestes. Comme un homme épie une femme. J'ai noté la façon dont tu marches. La façon dont tu accompagnes tes enfants dans la grande bulle de l'École. La façon dont tu enlèves leurs petits manteaux, dont tu enfiles leurs petits tabliers. La façon dont tu t'assieds à leurs côtés, douce à encourager leurs premiers dessins. Je t'ai vue tant de fois, les enfanter.

J'ai observé tes silences, aussi. Quand tu semblais parler au ciel ou parler au mystère de la foule des parents, mystérieuse, au centre de la cour d'École. Tu devais nager dans tes illustrations. Je l'ai compris plus tard. Je ne savais rien de toi. Rien.

J'ai observé tes mains. J'ai cru, un temps, que tu étais violoniste. Je n'étais pas si loin de la réalité. Tu dessines comme on joue les « Quatre Saisons ». Je l'ai vu, dans tes livres. Il y a peu.

Par le nom de tes enfants, j'ai appris celui de ton mari. Ce nom d'homme auquel tu es attachée. Attachée. J'ai connu le prénom de tes enfants bien avant de connaître le tien. Je ne te parlais pas. Comme une poche intime qui voudrait entourer mon secret, je ne te parlais qu'avec les yeux. Comme un respect, sans doute. Car le langage des yeux est double, assurément. Qu'y avait-il derrière tes grands yeux bleus comme des océans ? Rien ou tout ?

J'ai marché jusqu'à apprendre tout de toi. Non, jamais tout, beaucoup de toi. Ton prénom. Ton nom de femme. Ton métier. Tes amis. J'ai même marché là où tu vis, là où tu dors, là où tu te laves, là où tu fais l'amour, par le hasard involontaire d'une rencontre avec ton mari. Tu n'étais jamais chez toi lorsque je pénétrais ton cloître. Tu étais dans ton atelier. À l'autre bout de la ville. Pourtant, dans cette maison, tu étais entièrement présente. Entièrement bleue,

orange, rouge aussi, pareille à ces robes de coton que tu portes en été.

Trente-cinq mille cigarettes à t'apprivoiser.

(L'Acanthe Magazine, n°3 2000)

*L'oiseau
De la femme s'envole
En un froissement d'Elle
Une main suspendue au filin de la grâce
Dévide le silence au pied de l'arc-en-ciel
Courbe d'instant parfait
Arrêt de la mouvance
Attente de la fin*

*L'oiseau
De la femme
Replie
Ses ailes
Oblongues ailes
Et souffle
Souffre
Sous les toits s'offre
Un ultime passage
Au ventre de la nuit*

*Ni trop tôt
Ni trop tard
La mouvance figée
Fixe dans l'espace une course de vie
Rime d'une élégance à poindre
Encore
En corps
À la gloire de l'homme en son diapason*

(Échouages, p.7)

— Vous savez, Monsieur, dans le monde des femmes, les seins c'est... comment dire... quelque chose dont on a vite honte, vous savez... Mais... Je vous parle de cela et...

— Continuez, Madame, vos mots sont très importants !

— Si, si, si, je vous assure... Nous sommes très complexées par nos seins ! Certaines femmes s'interdisent d'aimer uniquement parce qu'elles sont complexées par leurs seins, Monsieur !

— C'est ridicule !

— Aussi ridicule que de ne pas pouvoir dire « Je t'aime »... Si, Monsieur, je vous assure ! Et les seins restent comme une monstrueuse timidité. Leurs seins les empêchent de vivre !

— Hein ?

— C'est ainsi... Tous les jours des femmes me disent : sous les miens on pourrait cacher trois ou quatre crayons et parfois même une boîte. D'autres : je n'en ai pas, ils ne signifient rien sinon un désert avec une grotesque erreur qui ressemble à une coccinelle perdue entre deux côtes. D'autres encore avec des enfants quand elles racontent des vergetures comme des lignes d'effaceur, plus blanches, terribles sillons. Si vous saviez, Monsieur... Si vous saviez, Monsieur !

— C'est absurde ! Elles se trompent, Madame ! Elles se trompent ! Les seins, c'est comme les yeux ! Ils sont tous différents ! Il n'y en a jamais deux pareils et ils sont tous très beaux, Madame ! Très émouvants ! Quand un homme aime une femme, ce n'est pas pour ses seins ! Jamais de la vie ! Il prendra les seins avec le reste ! Il accueillera les seins d'une femme comme il accueille ses yeux, ses mains, ses ongles, ses lèvres, cette étoile lumineuse déposée sur ses paupières, ses mots, ses paumes. Tout. Il accueillera les seins d'une femme comme il accueille le son de sa voix, le grain de beauté sur le lobe de son oreille, la noirceur de ses cils, ses cheveux blancs, le fin duvet entre ses omoplates, la douceur de sa peau, avec les rougeurs, les blancheurs, les imperfections touchantes et tellement émouvantes de la forme de ses jambes, avec... Oh ! Madame, l'homme accueillera sans aucune limite les seins d'une femme qu'il aime, quelles que soient leurs formes ! N'ayez jamais peur de cela, Madame ! S'il vous aime, il aimera vos seins ! Même s'ils sont énormes, même si vous n'en avez pas ! Il aimera tout en vous et ce tout prendra la construction d'un désir global ! Sans nuances ! Parce qu'une femme n'est pas dissociable ! Ce ne sont pas vos seins qui créent le désir, Madame ! Le désir monte sous la forme d'une harmonie de l'assemblage de tout : le son de la voix, la façon de déposer une tasse sur la table, la manière de porter le regard sur les choses de l'espace, la manière de marcher, d'écrire, de respirer, d'attendre que l'autre ait fini de parler pour prendre la parole à son tour, de serrer la main, d'embrasser... Oh !

Madame ! Si vous saviez comme les plus beaux seins du monde appartiennent toujours à la femme désirée ! Si vous saviez ! Si vous saviez, Madame ! Vous n'auriez plus jamais peur d'être nue ! Plus jamais !

— *C'est important, pour nous, les seins ! Important...*

— *Qu'ils ne vous empêchent jamais d'aimer, Madame ! Car l'homme, en vous, accueillera tout avec beaucoup d'émotions, Madame ! Je vous le jure et je voudrais cette petite fleur orange... Là... Oui, celle-là ! Je la trouve belle parce qu'elle me regarde ! J'ai le sentiment qu'elle est d'accord avec moi !*

C'est peut-être la meilleure façon de choisir une fleur : accueillir celle qui regarde profondément en vous. Évangile selon Saint-Merlin du Bonheur, chapitre XII, verset 14. Alléluia. L'homme est ressorti du magasin fier comme une basilique. Le plus doux était devant : offrir la fleur à la femme. Et le cœur qui bat les cloches de Sainte-Gudule à l'heure d'un mariage princier. Bang ! Bang ! Et la fleur cachée sous le blouson de cuir.

Camille regarda l'homme monter dans sa voiture rouge. Elle songea à ses petits seins, à Max, et la voiture rouge partit.

(Bleus, pp.77-79)

Je te parle d'un amour infini. Dans le temps et l'espace. Un amour sans début ni fin. Sans géographie. Il semble avoir toujours existé. Il semblera ne jamais s'éteindre. Pourtant il y eut ce regard. Il y eut ce chemin. Il y eut l'exil. Un semblant de début. Un semblant de vie. Un semblant de fin. Toutes ces choses humaines que l'on connaît par cœur. Humaines, mais qui ne s'inscrivent que sur l'aile des anges. Comment raconter l'indicible autrement qu'en évoquant les anges ? On n'a pas encore trouvé l'explication de l'amour infini. Le jour où quelqu'un trouvera, on inventera un nouveau mot, on oubliera les anges et on rira de mes phrases. En attendant, aujourd'hui, je te parle d'un amour infini. J'accepte n'y rien comprendre.

Je t'emmène derrière les étoiles. Là, il n'y a plus de religions pour transcender, de psychanalyse pour interpréter, d'amis pour parler. On est dans le vide. C'est la source du poème. On est seul. Face à l'inexpliqué, face à l'inexplicable.

Entre cet homme et cette femme, je raconte une force d'amour pareille à la force d'amour du parent pour l'enfant. Un amour incréé, involontaire, inépuisable, mystérieusement si naturel. Non, c'est encore plus fort. Plus fort, puisque cet homme et cette femme sont étrangers, ne se connaissent pas. L'un et l'autre avaient déjà aimé. L'un et l'autre avaient espéré – je crois – n'avoir jamais à reconduire la courbe.

Je te parle d'un amour sans temps ni frontière. Un amour de toujours. Un amour à jamais. Un amour qui vient de l'étoile et s'en retourne vers elle.

(Je te parle d'un amour infini, exergue)

*Ses yeux, au bord de mes yeux
Trouble
Océan bleu de ma vie, pupilles*

*Au dernier battement d'aile
De mes lèvres à ses lèvres
Vers sa peau
Doucement permise et confondue au frisson
Prélude au premier froissement doucement*

*Timidement rompue, la distance
Ressemble au bout du monde
À l'alliance d'un tout petit baiser
Déposé sur le front d'un enfant
Nouveau-né
Que l'on ne connaît pas
Mais qui, en sa présence,
Réveille le pur instinct
D'aimer toujours
Sans jamais avoir à se demander pourquoi*

*Elle raconte un silence, une plume chaude
Sur ma lèvre
Et finit comme l'explosion
Du centre de toutes mes cellules*

*Au bord de mes paupières, ses paupières
Et le souffle du soleil
Poussière dorée*

Rideau noir

Je respire la lumière

(Je te parle d'un amour infini, non paginé)

Elle est là, l'Unique. Quarante ans pour aligner mon cœur contre le sien, mes bras autour de sa taille, mon sexe d'homme à hauteur de son ventre. Nous tremblons. Nous allons partir d'amour. Nous allons défroisser le temps oublié, les mots jamais dits, jamais entendus. Nous allons déposer des choses simples. Des vérités. On cherche le miroir du monde dans des yeux purs. Et on trouve. Dans le silence. Il n'y a peut-être pas à écouter. Il y a surtout à être là. Revenir. C'est suffisant.

Les femmes ont peur, mon amour. Elles ont peur de la puissance de Dieu. Elles ont peur de la puissance de l'homme. Entre Dieu et les hommes, elles ont surtout peur de n'être rien, c'est-à-dire personne. Tu comprends cela, mon amour? La Vierge a trouvé un refuge dans les yeux de son enfant. Là, elle était quelqu'un. Son homme, où était-il? Absent, Joseph, ou terriblement puissant, Dieu, enfin... Pour être quelqu'un, Marie ne s'est jamais rebiffée. La Sainte. Pour n'avoir pas à perdre tout. Ainsi la plupart des femmes. Elles se laisseraient piétiner, fendre et dépiauter. Tant qu'elles ont l'enfant, elles restent quelqu'un. Tant qu'elles ont l'enfant, elles se taisent. À part l'enfant, le reste les concerne peu. Elles avancent. Dans ce lent génocide, la plupart apprennent à ne plus avoir mal. La plupart font de la non-douleur l'azimut et l'excellence. Souffrir, mais ne plus avoir mal. C'est la peur de n'être rien. Les hommes frappent leurs femmes, mon amour. Avec des sentences ou des coups. Tous les hommes. On dirait qu'ils ne sont là que... Écoute, mon amour, les mots des hommes quand ils parlent des femmes. Installe-toi dans un café. Prends les conversations de la table voisine. Noie-toi dans ces discussions mauves et lointaines. Participes-y. Explose les enchères si tes mots ne trouvent pas assez vite leur chemin. Dépose,

sur une table, une blague. Quinze autres arriveront. Elles en appelleront cent et des milliers. Une nuit de coups de batte. Aucun d'entre eux ne semble connaître le secret pourtant si simple : aime une femme, elle te le rendra au centuple.

Oui, elle ira se consoler chez son bourreau. Mais, entre vingt ciels de plomb et l'enfant, elle choisira l'enfant. Tu peux en être sûr. Le bourreau sera là, dans sa vie, mais dans une forme d'absence. Les femmes savent bien mettre en place ces choses : l'absence dans la présence. Vingt ciels de plomb ne rendent pas heureux. C'est très triste.

On écoute les mots de l'Unique. On trouve beaucoup de peine chez cette femme entre Dieu et l'homme. On cherche dans ses yeux une larme, très loin. Il n'y en a plus. Ou bien, il est trop tard. Ou bien, c'est la vie. L'Unique détache les yeux, regarde l'horizon. Il s'agit d'observer les moindres détails du paysage. Il s'agit d'observer tout et toutes choses comme un livre d'images. Une vie passe. Elle frotte les mains sur son tablier. Elle raconte une histoire. Elle l'a lue, un jour, ou entendue, elle ne sait plus. Les mots sont entrés en elle. Aujourd'hui, ils ressortent. Le diable, un jour qu'il s'ennuyait, inventa un miroir extraordinaire. Celui qui était beau s'y voyait laid ; celui qui était joyeux se mettait à pleurer et une immense tristesse lui enlevait le goût de vivre. Ce miroir déposait dans les yeux des poussières maudites. Le diable était très fier de son invention. L'Unique dit que dans une vie, il est bon de croiser quelqu'un qui procure un immense chagrin. Parce que le chagrin est plus fort que tout. Le chagrin décollera des yeux toutes les poussières du miroir maudit.

Le chagrin.

(Inédit)

Sébastien s'est approché du plus beau vélo de l'École. Un vélo rose. Un vélo de fille. Dans le silence de sa respiration et dans le rythme de son cœur qui bat, il a roulé le petit message. Ensuite, il a glissé le tube de papier dans cet espace libre, entre la sonnette et le guidon. Puis, il s'est enfuit. Vite. Rouge de peur. Rouge de bonheur.

(Stéphanie, je t'aime.

Sébastien)

Stéfanie a beaucoup réfléchi. Mille fois elle a tourné et retourné le papier de Sébastien entre ses doigts. Bien sûr, c'est très joyeux de recevoir un « je t'aime ». Bien sûr. Parce qu'en un seul instant, on devient le Centre du Monde. Parce qu'en un seul instant on reçoit le plus beau cadeau de l'Histoire des garçons et des filles. Parce qu'en un seul instant on devient comme une hirondelle. Et que le monde s'ouvre grand comme le ciel.

Mais Stéfanie a beaucoup réfléchi. Dans le calme de sa chambre, elle écrit cette lettre.

Merci pour ton « je t'aime », Sébastien. Merci du fond de mon cœur. Il t'a fallu beaucoup de courage pour t'avancer. Je le sais bien. C'est souvent difficile de s'avancer. Surtout pour dire « je t'aime ». On a peur de se montrer fragile. On a peur de ne rien recevoir en retour. On a tellement peur, souvent, de se confier. Mais... oh !... Tu m'as rendue joyeuse, tu sais...

J'ai beaucoup réfléchi. Beaucoup. Beaucoup. Beaucoup, Sébastien.

Tu sais, avant de répondre vraiment à ton « je t'aime », j'ai besoin que tu t'asseyes en face de moi. Que tu me parles de toi. Que tu me dises les musiques qui te plaisent. Les paysages que tu aimes. Les gens avec lesquels tu te sens bien. Les gens avec lesquels tu te sens mal. Les événements de la Terre qui te rendent heureux. Ceux qui te rendent triste. J'ai besoin de te connaître. C'est tellement important.

Tout doucement, j'ai besoin de t'apprendre. Apprendre le secret qui se cache derrière ton visage. J'ai besoin d'apprendre ton cœur. Par cœur. J'ai besoin de temps pour te connaître. Te connaître vraiment.

Alors, ce soir, je ne vais pas te répondre « je t'aime ». Non, Sébastien. Pas encore. Tu vois, j'ai seulement envie qu'un de ces prochains jours, tu m'attendes tout près de mon vélo rose. Que tu me fasses cette surprise. Afin que nous parlions. Doucement. Chacun à notre tour. Que nous nous écoutions. Lentement. Chacun à notre tour. Doucement. Lentement. Pas seulement avec des mots. Avec nos yeux aussi... Avec des sourires, Sébastien.

(Fais-moi cette surprise. Bien à toi.

Stéfanie)

Stéfanie a fermé la lettre. Avec sa langue et du papier collant. Avec son stylo, elle a écrit : Sébastien Desocéans. Elle s'est rendue dans le magasin de bonbons, juste en face de l'école. Avec des pommes rouges sur les joues, elle a dit au marchand de bonbons :

— *Vous voyez ce gentil garçon qui, chaque jour, vient chercher chez vous quelques bonbons rouges qui collent aux dents et quelques violettes aussi ?*

— *Mhmmm ?*

— *Vous voyez, ce gentil garçon tout blond avec des étoiles dans les yeux ?*

— *Oui, oui, oui. Je le vois... Oui, je le vois très bien, Mademoiselle... Oh, oui !*

— *Soyez gentil, Monsieur, la prochaine fois qu'il passera, remettez-lui cette lettre. C'est très important.*

Délicatement, le marchand a accepté la lettre. Alors, Stéfanie s'est enfuie dans la rue, s'accrocher aux nuages.

(Graines de médiateurs, pp. 115-117)

«Écrire une histoire, écrire une histoire, écrire...». Ces mots tournent à l'intérieur de Lilas, de ses yeux, de ses mains, de son cœur. Elle n'est pas écrivain à ce qu'elle sache ! Ce sont les écrivains qui écrivent des histoires ! Pas les jeunes ! Pas elle ! Pas Lilas ! Non ! D'ailleurs elle fait des fautes d'orthographe ! «Écrire une histoire, écrire une histoire...». Oh, et puis «écrire une histoire», c'est prendre un grand risque... Wach... Le risque d'être lu. Wach... Le risque d'être jugé. Wach... Le risque d'être mal compris. Wach... Lilas regarde le ciel bleu. En cherchant bien, oui, en cherchant bien, elle en tiendrait pourtant un, un tout petit bout de début d'histoire, sur l'éclat brillant du capuchon brun de son stylo. Une histoire d'amour évidemment. Oui, oui, oui. Lilas voit déjà deux personnages. Un garçon et une fille. Ils auraient son âge. Ils s'aimeraient mais ils ne pourraient pas s'aimer. Oui, une manière d'entrer tout de suite dans une forme de «conflit». Il l'a dit, hier, l'écrivain : «Les histoires doivent assez vite présenter un conflit. Sinon, le lecteur s'ennuie... Et l'écrivain aussi d'ailleurs». Lui, il s'appellerait Bilal. Et elle, Clara. Oui, oui,

oui. Lilas les voit, ces deux-là. Mais... Mai... Ouuuui... Bilal devrait découvrir l'odeur du soleil de Clara ! Ce serait la quête. Il l'a dit, hier, l'écrivain : « Pour écrire une bonne histoire, il faut un conflit et une quête... Sinon le lecteur s'ennuie... Et l'écrivain aussi d'ailleurs ». Mais le style... Lilas a peur. Elle a peur des mots qu'elle a envie d'utiliser. Des mots crus. Des mots qu'on ne trouve pas nécessairement dans le dictionnaire des Académies. Des mots violence, des mots patience, des mots désir, des mots de la vie, quoi. Lilas regarde sa feuille blanche. Elle a bien envie de s'y essayer, tiens, à raconter une histoire forte avec des mots crus quitte à choquer un peu les gens. Mais tant pis. Il l'a dit, hier, l'écrivain : « La vie partout et tout le temps nous demande d'être sages... Dans les histoires que l'on écrit, c'est tout le contraire. Là, on peut tout dire, on peut tout faire, on peut tout oser. Sinon, le lecteur s'ennuie... Et l'écrivain aussi d'ailleurs ». Alors, Lilas s'est installée devant la lumière du soleil qui pique un peu les yeux. À l'encre mauve, sur la longue feuille blanche, elle a écrit cette histoire :

« Je vais tout raconter, je jure. C'était pas pour traiter, style je vole puis j'humilie et tout. Non. Clara pourra dire. C'est Matthias.

— Il est temps que tu connaisses l'odeur, il a dit Matthias.

C'était comme une mission dans sa voix. L'odeur, j'ai compris. Depuis longtemps les autres savaient que je matais Clara. Que je déposais mes yeux pour la caresser juste, de loin, son pantalon, ses bras et tout. Et que ça tournait. Un jour, je l'ai attendue près de la station Brel. Je devenais ouf. C'était en été. J'étais contre le mur de la lumière. Les briques sont plus chaudes. J'ai attendu. Clara revenait de l'école avec ses cheveux et ses mains, son tee-shirt et sa vie. Elle avait une jupe genre jolie qui rend les jambes très fines. Clara, je savais bien que c'était pas un plan juste pour me froter. Que c'était beaucoup plus, genre une meuf de sa vie, s'arrimer. Celle qu'on veut avoir des enfants avec. Pour oublier le malheur. Alors, j'avais décidé d'avancer sans rien abîmer. C'est pour ça que Clara et oim on a mis du temps à se toucher. Avant la station Brel, on s'étaient matés juste dans les yeux, cent fois peut-être. La station Brel, c'était un jeudi. Tout a commencé là. Je me suis approché de Clara.

— Moi, c'est Bilal, j'ai dit.

Et je lui ai tendu l'enveloppe. Dans l'enveloppe j'avais mis un poème. Je l'avais recopié dans un livre de Matthias.

— Ecris-lui ce poème, il avait dit Matthias.

J'avais recommencé trois fois. J'avais chouré du papier à ma sœur, dans sa chambre. Avec les autres sœurs, elle était au parc. Le poème parlait que les

hommes devaient accueillir les femmes. Que c'était beau de les regarder comme des princesses. Laçui qui avait écrit le poème parlait aussi qu'on pouvait se noyer dans des yeux profonds et ne plus voir que ces yeux-là. Clara avait rien remercié. Elle avait juste glissé l'enveloppe dans son sac.

— À bientôt, elle avait dit.

J'étais fier. Elle marchait avec le papier que j'avais écrit, dans son sac, je jure. Elle a quitté la lumière de la station Brel. Elle est allée dans l'ombre, sous les arbres. Je pouvais pas bouger. J'étais heureux. Je suis rentré dans ma piaule et là j'ai commencé à avoir peur. Parce que je connaissais pas l'odeur. J'ai compris que mater c'était facile. Mais l'odeur... Jamais j'ai osé parler de ma peur à Matthias. Il m'aurait traité. Depuis le poème, Clara se tenait loin. Je pensais qu'elle allait venir, remercier, allumer ses joues, mais non. Contraire. J'ai souffert à me demander si j'avais foiré ou quelque chose. Ou qu'elle avait pas compris le poème.

— Elles font toujours ça, les meufs, il avait dit Vincent, laçui qui vient de Bockstael.

Vincent m'avait rassuré. Mais quand même. Leurs fuites les meufs, style j'ai envie que tu te poses mille questions, ça réussit toujours. Alors, j'ai décidé de faire un cadeau à Clara, genre allumer ma présence autour d'elle. Vincent, il avait encore des bombes. De toutes les couleurs, il avait dit, dans la cave de sa reum, je jure, propre et tout, pas d'embrouille. On est parti la nuit, avec nos sacs et le bruit des bombes et leurs billes dedans. On est allés jusqu'à la station Brel. On a choisi le mur de la lumière. Vincent a commencé. On commence par les bords, le boulot de Vincent. Oim, je faisais les couleurs, au milieu. On voulait écrire « ÉTOILE », juste, je jure, pour éclairer chaque jour que Clara elle passait à la station Brel. On avait presque fini. Trois keums de la bande d'Helmet sont arrivés. Total cavés. Ils ont commencé à nous traiter. On s'est défendus.

(Clara pourra dire)

Sarah est partie. Elle a pris ma tête entre ses mains. Elle a posé son visage contre mon visage. Elle a serré ma tête contre son cou. Elle a frôlé son regard contre mes yeux. Ensuite, Sarah est partie. Mais juste avant de partir, elle a dit :

— Et tous ces camions...

Elle a pris son sac. Elle est descendue de ma voiture bleue. Elle a rejoint sa voiture verte. Sarah est partie.

- *Tu pars, hein !?*
- *Et tous ces camions...*

Je voulais l'embrasser sur ses lèvres comme d'habitude. Mais je sentais bien que Sarah dessinait des petits mouvements pour éviter que je la touche trop longtemps.

- *Tu pars, hein !?*
- *Mais non, tu vois bien que je ne pars pas... Je suis là....*
- *Tu pars, hein !?*

Ensuite Sarah a dit :

- *Et tous ces camions...*

Et juste après elle est partie. Elle a pris son sac. Elle est descendue de ma voiture bleue. Elle a rejoint sa voiture verte. Sarah est partie. Je n'y comprends rien. Sur le bord de l'autoroute, je regarde Sarah monter dans sa voiture. Aire de repos. Bierges. 21:55. Il fait tout noir. Solution A, Sarah est partie. Solution B, Sarah fait semblant de partir. Solution C, pas de solution C. Je dispose d'une seconde pour comprendre et pour réagir. Sarah ferme la porte de sa voiture. Elle allume le moteur. Sarah est partie. Je ne bouge pas. Je me dis qu'elle va descendre de sa voiture. Qu'elle va revenir. Parler encore un peu. Mais non. La voiture verte de Sarah s'avance sur l'aire de repos. Bierges. 21:55. Doucement. Il fait tout noir. Les phares de sa voiture éclairent très loin.

- *Et tous ces camions...*

J'aimerais qu'ils me laissent tranquille, tous ces camions ! Ils passent juste derrière la voiture de Sarah ! Sur l'autoroute ! Ils font trop de bruit ! Ils me déconcentrent de la vie, les camions ! Ils inscrivent dans l'oblongue nuit d'imbéciles lignes rouges et jaunes, les camions ! Elles brûlent trop fort mes yeux, ces imbéciles lignes rouges et jaunes que les camions déposent ! J'en perds Sarah. Sarah est partie. Voilà. Je ne vois plus que les deux petits phares rouges de sa voiture verte. Solution A, Sarah va s'arrêter. Solution B, Sarah va faire

marche arrière. Solution C, Sarah va revenir. Parce que Sarah n'avait pas fini de m'embrasser. Parce que je n'avais pas fini d'embrasser Sarah. Nous avons encore des mots rouges à nous dire dans le cou, les lobes de l'oreille – où c'est toujours tout doux –, les yeux et les mains chaudes !

— *Et tous ces camions...*

(Sarah est partie)

Terrible chute

Sept oiseaux glissent dans le ciel. Ils tournoient autour du beffroi. Ils frôlent les remparts. Ils s'engouffrent dans la rue de l'Arayou. Il est cinq heures du matin à Binche.

— *Lionel, je suis triste...*

Papaye, le grand-père de Lionel, écrase une larme.

— *Je m'en doute, Papaye...*

Cette année, pour la première fois, Papaye ne fera pas le Gille.

— *Je suis trop vieux pour être Gille, regrette Papaye. C'est trop fatigant pour moi...*

Papaye se reprend. Il sourit.

— *Mais toi, Lionel, tu fais un bien beau Gille ! Ton papa aurait été fier de toi, gamin !*

Une grande photo décore la pièce. Sur la photo, c'est le papa de Lionel. Il porte le costume des Gilles. Il tient une orange. Son chapeau de plumes d'autruche semble vouloir toucher le ciel.

— *Papa me manque... souffle Lionel.*

— *Je suis sûr qu'il te regarde ! De là tout en haut ! Faire le Gille, pour la première fois, c'est un beau cadeau que tu lui fais ! Oh ! Ecoute, Lionel ! Le tambour vient te chercher !*

Papaye ouvre la porte de la maison. Trois Gilles entrent. Suivis d'une dizaine de personnes. Maman apporte un plateau remplis de verres.

— *Champagne ! sourit maman.*

— *Ton papa aimait beaucoup le Champagne... sourit Papaye.*

Exceptionnellement Lionel boit quelques gorgées de Champagne. Alors, le tambourneur donne le signal du départ. C'est l'heure de rejoindre les autres. Lionel avale une dernière gorgée. Il empoigne son ramon. Maman ouvre la porte. Lionel quitte la maison. Papaye le suit. Le sol est gelé. Papaye glisse. Il

tente de s'accrocher à la façade. En vain. Papaye tombe. Il pousse un cri de douleur.

(La petite porteuse d'oranges)

Si seul...

Papaye est assis sur le pas de la porte. De ses mains, il entoure son genou.

— *Ce n'est rien... souffle grand-père.*

— *Mais si... dit Maman. Je vois bien que tu as mal, Papaye!*

— *Non! Tout va bien! Lionel doit rejoindre Les Récalcitrants, les Gilles de sa société! Qu'il y aille! Moi, je reste ici... Je me repose un peu...*

Lionel hésite. Doit-il suivre le tambour? Doit-il rester près de grand-père? Les yeux de maman disent de suivre le tambour. Alors, Lionel emboîte le pas du tambour. Des flocons de neige tombent. Maman lance à Lionel.

— *Lionel, je reste un peu près de Papaye... Je te retrouve tout à l'heure...*

Il fait froid. Lionel arrive devant la maison de Maxime. Il se sent seul. Il a peur. Mais à qui le dire? Il a peur que maman ne soit pas là, tout à l'heure, pour lui apporter son masque de cire. Le tambour crépite. Maxime sort de sa maison. Oh! C'est la première fois que Lionel et Maxime se voient en Gilles! Maxime fait claquer ses sabots. Un joueur de flûte entame l'aubade matinale. Le tambour l'accompagne. Ramon à la main, Maxime s'approche de Lionel.

— *Lionel, ta maman vient de téléphoner... Ton grand-père...*

— *Quoi? s'inquiète Lionel.*

— *Ta maman a préféré se rendre à l'hôpital... Papaye a peut-être une fracture... On aura bientôt des nouvelles...*

Une peur traverse le visage de Lionel.

— *Qui va m'apporter mon masque?*

— *Ta maman a dit... Qu'une certaine Clémentine... Te l'apportera...*

— *Clémentine? Tu la connais? demande Lionel.*

— *Non... Connais pas... répond Maxime.*

Le soleil se lève sur la ville. Sortis de la nuit, les Gilles sont tous réunis. Devant la gare, Lionel inspecte une colonne dressée vers le ciel. Il est fier de ressembler au Gille sculpté dans la pierre.

— *Maxime, tu es sûr que cette Clémentine m'apportera mon masque?*

(La petite porteuse d'oranges)

C'est un jour de dédicace. Des gens patientent. Une file. Une femme glisse un livre sous leurs yeux. Ils l'ouvrent à la page blanche. Leurs mains touchent le papier. Impression renouvelée de caresser ta peau. Ils n'ont jamais écrit que par toi.

L'amour de notre amour, tu n'en parlais à personne. Les femmes choient leurs secrets comme leurs enfants. Leurs silences restent toujours des mots d'amour. Leur amour de l'amour, les écrivains, ils le jetaient à l'encre des imprimantes et des rotatives. Incapables d'autre chose, ils devaient rapporter à tous vents les cadeaux d'exister accordés par tes mains, tes yeux.

Ils signent : «Pour Alice, ces mots écrits à l'encre de la lumière, à l'encre de la vie.» D'un trait d'encre brune, ils tracent un semblant de paysage. Ils déposent trois étoiles. La femme remercie. Elle offre aimer leurs livres, s'y retrouver, y pleurer, y vivre. C'est à toi que ces mots s'adressaient. Ils ne furent que l'outil entre tes innombrables éclats et la lumière. Ils n'ont qu'agencé tes brillances, les écrivains. Plagié ton souffle.

J'aimerais te préparer à manger. Une phrase me revient. C'était nuit noire, heures prises, dans une voiture. Animaux du temps, nous jouions à l'éternel. Nous nommions nos rêves. Obligatoirement, ils étaient nombreux. Je ne veux plus que tu sois malheureux ; j'aimerais marcher sur une longue plage avec toi ; j'aimerais écrire nos prénoms avec des coquillages ; j'aimerais t'accueillir dans les lieux de mon enfance. Il nous aurait fallu mille ans. C'étaient des rêves simples : s'embrasser tous les matins comme une fête, s'embrasser tous les soirs comme une quiétude. C'était pendre du linge dehors. C'était collectionner le temps de le voir se gonfler, respirer sous le vent. C'était s'illuminer. C'étaient nos rêves. Ils étaient beaux. Nous avions dessiné le tour du monde. Nous avons découvert que rien d'autre n'est nécessaire que le simple. Rien d'autre. On pourrait même éteindre tous les livres. Ce soir-là, ta tête sur mon épaule, je t'ai demandé : «Que puis-je réaliser pour t'assurer de mon amour ? » Tu n'as pas répondu. Tu as regardé l'espace du clair dont toi seule connaissais la distance. L'inaccessible, même le plus sommaire, donne aux yeux, des étoiles. Tu as pris plusieurs mois pour me répondre.

Message d'accueil de ta ligne privée. J'ai entendu : «Aime-la comme ton enfant. Seul, il n'est rien. Seul, il n'attend rien. Il se nourrit de tout. Voilà, c'est important pour moi.»

En quelques mots, souffles bleus dans les ondes, tu venais d'ouvrir le monde. Une nouvelle image de la femme provoquait la déchirure humaine du voile de toutes mes intuitions. Comme un enfantement, mon enfantement d'homme. Jamais plus je ne regarderai, n'écouterai, n'entendrai, ne frôlerai, ne toucherai

une femme comme avant. Jamais plus. Qu'as-tu demandé aux cieux pour porter jusque dans tes silences la vérité sourde des femmes ? Tu étais la femme, en son symbole. Celle qui s'autorise à donner, donner, à l'homme tout l'espace nécessaire. «Aime-la comme ton enfant. Il se nourrit de tout. Femme meurtrie, femme blessée, femme offrante, femme pure et donc femme sagesse. Car on sait d'où vient la sagesse : la pire meurtrissure.

Tu étais une femme blessée. Comme toutes les femmes.

L'amante, inédit.

Presse et commentaires

L'émerveillement est ce en quoi excelle Coppée. Avec des images de poète, il retrouve une perception sensible aux êtres, attentive aux couleurs et au toucher, irriguée d'émotions. Il réinvente fantasme, rêve, plaisir d'être soi. Il mène à redécouvrir hors de toute convention littéraire ou sociale, le miracle de vivre. Il parvient à exprimer avec vigueur combien l'amour surmonte même la mort et le désespoir. Cela avec les ingrédients de la vie intérieure sans gommer ni dramatiser la violence, la jalousie, le doute, le malheur imprévu. Simplement parce que les mots, dès qu'ils sont sincères, porteurs d'espoir et d'utopie, réussissent à vaincre désarroi, ennui, solitude, douleur, préjugés et blessures.

Michel Voiturier

Les poèmes de Benoît Coppée ressemblent à des bouteilles d'encre posées sur des paysages blancs. Ils s'enhardissent à rejoindre les mystères de l'être, de la nature et de la femme pour gagner la sensualité des pierres, des terres et des nuits d'étoiles. Ce plaisir de guetter la course des mots pour *comprendre* est l'outil d'un maître de cérémonie qui connaît à la perfection les règles de l'accueil !

Guy Delhasse

On pourrait s'en lasser si on veut le suivre à la piste. Mais on ne suit pas Benoît Coppée à la piste. On le hume. On ouvre le livre au hasard et ce n'est pas

le hasard que l'on découvre, ce sont les palpitations au plus osé des choses. C'est par la fenêtre la plus tamisée que le poète entre au plus secret de notre intimité avec les parfums qu'on n'ose plus guère aborder : les lancinants de notre enfance qu'une fausse pudeur a condamnés à l'obscurité de nos caves.

Extraits de conférence
Jean Dumortier

Oh ! Comme on voudrait recevoir, ne fût-ce qu'une fois, une petite fois, dans sa vie cette première lettre... Lettre secrètement gardée contre son cœur, puis enfouie dans ses cachettes secrètes, lettre puis lettres plurielles que l'on relit, qu'on se récite, pour le plaisir de se sentir aimée, désirée. «Julie», quel beau roman, quel hymne à l'amour, à la mort, à la maladie, au courage, au plaisir, à la vérité, à tout ce qu'on a parfois tendance à oublier, pris par les turpitudes de la vie quotidienne. Merci, Monsieur Coppée, vous m'avez rassurée, ainsi les hommes aussi aiment ces mots d'amour que je croyais réservés aux femmes...

Chantal Warnier

Il a grandi, Benoît Coppée, avec ses émotions et ses crayons de couleur, avec ses moulins à vent et son bateau-sourire, son regard bleu qui ne trompe pas et la robe jaune d'une petite fille qu'il devait certainement prendre par la main comme il prenait son plumier et ses encres de l'autre. Les bottes et les petits manteaux, ça le connaît comme les poissons blancs et les mésanges, les matins d'écoline et les couettes explosées. Il a mené ses chemins plus que les chemins l'ont mené pour que l'enfant n'ait pas que le droit de se taire, pour que l'humain ne soit pas une *fallacieuse transparence*, pour que ses pupilles restent claires et qu'elles enchantent les sens et l'esprit d'un même trait. Benoît Coppée est doué de ce *sixième sens qui exhorte à écrire* ainsi qu'il le dit *quand plus rien ne s'offre*. C'est dire aussi que, pour lui, la poésie n'a pas de valeur marchande.

Il perçoit au sein du silence, au cœur de la nuit, derrière les fronts comme derrière les collines. Il voit jusqu'aux *regards immobiles*. Il touche avant tout, frôlant de la paume le double du moi qui n'ose paraître chez autrui. Il en parle, étant simultanément touché et touchant, regardant et regardé, écoutant les moindres signes de vie que jamais il ne récuse.

Quand on prend par la main, c'est que l'on aime raconter, joignant ses pas à ceux des autres. C'est ainsi qu'on est entendu sans chercher à être écouté. Avec Benoît Coppée tout s'échange. Non seulement les regards, mais les silences, les intentions et les désirs. Parce que la vie c'est avant tout mouvement, mobilité, offrande du geste et plaisir de rencontre.

Extraits de conférence - Jean Dumortier

Comment peut-on écrire un roman à la fois si léger et si grave, qui embarque la vie à du deux cents à l'heure et la dépose à chaque instant à l'intérieur d'une oasis?... Ce long récit est un poème. Non : ce poème constitue un roman. Non encore : ce vent qui passe à travers les images, les mots (les plus quotidiens et les plus drus, accrochez-vous) ne se laissent récupérer par aucune forme littéraire, mais dit, avec les couleurs aquarellées, la fragilité et l'éblouissement de vivre. Ce romancier est aussi poète. Cela vous étonne? Il s'appelle Benoît Coppée.

Luc Norin

Il aime tant raconter. Il n'enferme pas sa langue dans sa bouche tout en sachant, et au plus fin, quand il faut se taire. Quand il raconte c'est toujours avec ce qu'il a vu, entendu, senti, touché. Les jeux de l'esprit, la corde du péremptoire, les savantes compositions du discours n'ont pas prise sur lui. Et quand il se met à raconter *l'histoire du feu*, il se met à raconter l'histoire de l'eau qui, bien sûr, connaît le vent et l'évasion des amours.

Le conteur prend le temps de parler du poète, de ce personnage miroir tout de même un peu curieux, que l'on croit un peu trop facilement *hors du temps*, dans les nuages, dans l'irréel, dans le vagabondage.

Benoît Coppée, quand il parle du poète, ce n'est pas qu'il songe à lui. Il aime, là aussi, simplement, parler de ce qu'il connaît avec son instinct très sûr, mais fragile comme un revers de main sur la table.

Il est là avec sa brume à l'éclat de la rétine et le poète qu'il décrit entre dans la légende.

*Le brouillon du poète est bien sa lumière
Il allume
Il éteint les mots
Rallume
Tourne le visage de l'ellipse d'un thème
Au feu fragile d'une consonne
Et
D'une main ouverte
Dose à petits pas ténus
L'effet
Les ombres
Où le mot étincelle
Débride selon lui
L'aspect caché des choses
Surveiller dès l'aube de ses intuitions
La rotation sensible
Des sens
Autour de l'axe d'une plume*

*Déposer un squelette
Une armature froide
Sur un lit d'anonymes mots
Attendre
Les regarder monter
Se nourrir
Se gonfler
Comme un essaim d'abeilles
Attendre
Et cueillir une Reine
Aux doigts d'une pince si fine
Qu'on dirait un enfant
Soulevant une miette*

*Le propre du poète
Révèle son salon
Où l'autre vient s'asseoir
Entre cave et grenier*

*Un salon où quelques premiers pas
Rôdent en silence
Enrobés par les lèvres
De sa première bouche*

Le poète est bien aussi celui dont la nuit peut surgir à midi et pour qui la vie ne se distingue de la mort que d'un cheveu, dont les plages du non-dit cristallisent le silence qu'on laisse courir en bordure de son chant.

Le sang sur la vitre est la trace éphémère de tous les sentiments blessés dit l'auteur à propos des *gifles muettes aux ventres des maisons* lorsque l'enfant est renvoyé à lui-même.

Voici que le champ de blé du poète borde sa toile et que la fête se déploie dans le cœur du père à la ligne de faîte. Habitant sa décence dans la montée des eaux, le poète-chanteur ne se laisse pas surprendre par l'aurore. De l'heure bleue, quand tout se tait, que l'oiseau ne chante pas encore, il a ramené le premier frémissement dans ses cils pour dire au monde des femmes, comme il a dit au monde des hommes, tout ce que sa sensibilité avait emporté comme teintes fidèles pour les jours d'abondance et les corbeilles de ses attentions.

Extraits de conférence - Jean Dumortier

LIRE DÉLIRE RELIRE

La chronique de Michel Voiturier

Benoît Coppée et la tendre enfance

Benoît Coppée est un écrivain de la nouvelle génération. Il a écrit trois romans qui ont connu un beau succès : « Julie » et « Bleus », histoires d'amour presque oniriques, puis « Bruxelles Midi – Paris Nord », autre histoire d'amour mais qui se cristallise en une brève rencontre faite de confidences.

Pour les enfants, l'auteur a pas mal produit. Ses trois derniers parus ont des arrière-plans de réflexion sur la vie, sur l'intégration des gosses dans la société alors qu'ils doivent affronter les autres, construire leur moi, devenir sociaux.

La petite porteuse d'oranges

Carnaval oblige, voici un bref récit de circonstance, situé au cœur de Binche. Benoît a perdu son papa. Le jour du carnaval, il sera gille à sa place. C'est un grand honneur et une responsabilité écrasante pour un jeune gamin. D'autant que, puisque son grand-père Papaye vient de se blesser, sa maman ne peut pas l'accompagner dans ce monde d'adultes qui fêtent bruyamment leur folklore.

Construite sur des phrases simples, avec un vocabulaire très abordable (les termes spécifiques aux gilles sont expliqués à la fin dans un petit lexique), l'histoire montre comment on surmonte ses peurs, comment on reste en communion de mémoire avec les défunts qu'on a aimés, comment naît une amitié tendre entre un garçonnet et une fillette. De plus, le lecteur vit la mascarade de l'intérieur et perçoit les rituels immuables d'une cérémonie ancestrale. Et, il découvre quelques coins de la ville de Binche.

Les pages sont illustrées par des dessins très colorés, charmants, un peu désuets de Dominique Mertens. Quelques jeux de langue en rapport avec la lecture complètent l'ensemble. Le tout est allègre, joyeux avec le contenu plus grave du deuil et de la vie qui continue. Avec néanmoins une petite remarque grammaticale : il faudra vérifier l'accord des adjectifs numériques, car les responsables de cette édition ont oublié celui de « cent » lorsqu'il n'est pas suivi d'un autre adjectif numéral. Au surplus, les nouvelles règles suggèrent de mettre un trait d'union entre le chiffre qui précède et le « cent » qui suit.

*Éditions Averbode, BP 54, 3271 Averbode, collection
Tire Lire n°6 pour les 8 ans et plus*

C'est pas moi !

Dans une autre collection, avec des dessins à tonalité sépia, nerveux, parfois un peu agressifs de Nicolas Viot, voici la série des « Oh ! Théo », petit héros qui a déjà cinq titres à son actif. Ici, le style est celui de la bande dessinée. Les phrases sont du langage parlé inséré dans des bulles. L'ensemble est supervisé par deux psychologues : Diane Drory et Vanessa Greindl qui indiquent sur la 4^e de couverture le thème psycho-éducatif qui sous-tend le livre.

Si les images sont bourrées de fantaisie avec des tas de détails qui font signes, les répliques des protagonistes, enfants comme parents, sont réalistes. Et puisqu'il s'agit d'une dispute entre Théo et Nina, les cris fusent et les injures ne sont pas loin. Mais, de même que les dessins, elles ont un petit côté caricature plutôt drôle.

De tout cela, on retire que les discordes enfantines s'enveniment vite, qu'une punition qui met en cause les deux opposants finit par les calmer, que parler et avouer les torts de l'un et de l'autre amène à un apaisement voire à une réconciliation et à une prise de conscience des erreurs de chacun. Et, pourquoi pas ? à une autre complicité une fois que les deux guerriers ont reconnu leurs responsabilités respectives.

Éditions Vilo Jeunesse, 25 rue Ginoux, F-75015 Paris pour les 8-10 ans

C'est mon avion !

Il est toujours difficile de prêter des objets auxquels on tient particulièrement. Cette situation, Théo va la vivre face à Nina qui veut emprunter son avion, celui que son papa a spécialement construit pour lui. De nouveau, le ton monte, les gestes deviennent incontrôlés, les paroles et les actes dépassent la pensée.

Ici encore Viot a conçu des dessins pleins de mouvements, de bonds et de rebonds. Ils soutiennent l'imaginaire du « on disait que c'était... » dans lequel les enfants plongent spontanément. Ici encore, l'intervention des parents canalise l'énergie en actions à produire de façon à faire baisser les tensions.

Résultat, le droit qu'on a à posséder ce qui a été offert, ce qu'on a réalisé soi-même est affirmé. Mais, dans le même, le devoir de partage en devient le corollaire. La difficulté de départ se résout en sociabilité sans pour autant passer par une moralisation culpabilisante comme autrefois.

*Éditions Vilo Jeunesse, 25 rue Ginoux, F-75015 Paris.
Pour les 8-10 ans. Voir aussi <http://ohtheo.skynetblogs.be/>*

Conclusion

Benoît Coppée est doué de ce sixième sens qui exhorte à écrire quand plus rien ne s'offre : un don devenu rare en notre fin de millénaire.

Aussi on se reprend à espérer lorsqu'on découvre cette source nourrie de ce coté-ci des hommes, le côté de leur enfance, cette *idole qui se lave dans ses larmes peut-être...*

Certes il a les paupières bleues Benoît Coppée, comme le dit Xavier Deutsch. Mais il a également l'élégance bleue, où grâce et simplicité, naturel et harmonie se fondent pour enchanter les sens et l'esprit d'un même trait.

Le brouillon du poète est bien sa lumière écrit Benoît Coppée sans même songer qu'il parle de lui-même. *Gerbes de verts, de cerises maraudées, de tendresse, de fraîcheur, d'attention à l'autre, de bien-être où la femme a toute la part qui lui revient.*

Accepter de vivre comme il est dit ici, quelle plénitude !

Jean Dumortier